

«Des cours dans les prisons pour maintenir le lien social»



SAMEDI, 27 AOÛT, 2011

[Leila Ueberschlag](#) [1] [Suivez ses écrits](#) [2]

BÉNÉVOLAT (VIII et fin) • Catherine Rohner est membre fondatrice d'une association qui donne des cours aux détenus dans une prison neuchâteloise.

Journaliste:

Leila Ueberschlag

Catherine Rohner, 34 ans, a le sourire franc et les yeux qui brillent. Cette doctorante en théologie est tombée dans le bénévolat un peu par hasard. D'abord réticente, elle a fini par accepter de raconter son engagement au sein du Groupement étudiant national d'enseignement aux personnes incarcérées (GENEPI), parce que «parler de l'association et la faire connaître, c'est important», dit-elle.

Rencontre avec Armand Gatti

Passionnée de théâtre, la jeune femme rencontre l'écrivain français Armand Gatti en 2003, lors d'une université d'été à Besançon. Ensemble, ils montent une pièce. «Son charisme, sa générosité m'ont beaucoup touchée», confie-t-elle. Elle se passionne alors pour les travaux de ce résistant, détenu politique durant la Deuxième Guerre mondiale, qui a monté de nombreuses pièces avec des prisonniers. Il parle des «vaincus» de la société, de ceux qui ont «giclé hors du système». Cet auteur n'a jamais cherché «de formule magique pour les remettre sur le droit chemin» mais adopte une approche différente en les invitant «à une prise de conscience critique d'eux-mêmes» à travers la création. L'intérêt est tel que Catherine Rohner débute une thèse sur ses écrits en 2007. «Dans ses ouvrages, Armand Gatti fait appel à de nombreux référents religieux que ce soit dans les traditions mystiques venues du taoïsme, de l'islam, du judaïsme ou encore du christianisme. Mais sa recherche de sens se réalise au moyen d'un langage poétique et non dogmatique.» La doctorante s'intéresse au lien fait par Armand Gatti entre des valeurs culturelles issues des religions et des problématiques concrètes comme le sens de la vie, l'exclusion de minorités.

Le passage à l'action

Au printemps 2009, le site internet de l'université de Neuchâtel poste un message: l'association française GENEPI souhaite étendre ses activités en Suisse et recherche des bénévoles. C'est comme un signe pour Catherine Rohner, une occasion de se frotter au milieu des prisons «pour de vrai». Elle n'hésite pas une seconde. Elle est nommée cheffe du petit groupe de motivés. En collaboration avec l'établissement de Bellevue à Gorgier (NE) – le seul en Suisse à avoir répondu favorablement à l'appel lancé par le GENEPI –, les étudiants se lancent dans l'aventure et préparent des cours pour la rentrée académique. «Nous avons commencé par proposer des leçons d'anglais, d'espagnol, d'allemand et de français», se rappelle Catherine Rohner.

Ainsi, depuis plus de deux ans et demi, l'association fonctionne avec une moyenne de quinze bénévoles. Son activité s'est étendue: «Nous proposons aussi du soutien scolaire pour les détenus en formation ainsi que des ateliers socioculturels.» L'objectif pour la rentrée prochaine est la création d'une entité suisse autonome de la structure française. Il faut savoir que l'association a été créée en 1976, sur une initiative de l'Etat français, à la suite de rébellions survenues dans les prisons et dues aux mauvaises conditions de détention. Le but était de mettre en relation des étudiants, futurs cadres, avec des prisonniers pour qu'ils les engagent par la suite. «Notre réalité est très différente. Notre action n'a pas été lancée par l'Etat. Nous avançons à petits pas et sommes tributaires de l'accueil des établissements qui ne sont pas encore forcément prêts à ouvrir leurs portes à des étudiants!»

La réalité carcérale

Le monde de la prison reste très méconnu. Catherine Rohner a été la première surprise: «Les détenus travaillent toute la journée et ne croupissent pas derrière leurs barreaux. Ils font des travaux de menuiserie, préparent à manger pour les élèves de l'école du village.» Selon la jeune femme, le problème majeur est «le manque de communication entre les deux mondes». Les détenus restent totalement coupés de la réalité extérieure, «et cela rend la réinsertion très difficile». Si la législation a redéfini la vocation des lieux de détention, axant davantage sur la réinsertion que sur la punition, les mentalités auraient encore du mal à suivre. «Un étudiant m'a écrit car il ne comprenait

pas le but de notre action. Pour lui, les détenus purgent des peines qu'ils ont méritées – ce que nous ne remettons pas en question – et ces dernières doivent être pénibles, sans distraction.»

Pourquoi ces cours? A quoi servent-ils? Ces questions, la jeune femme les a souvent entendues. De la part du personnel des prisons mais aussi de celle des détenus. «Certains n'arrivent pas à concevoir que l'on offre de notre temps pour s'occuper d'eux, comme s'ils n'en valaient pas la peine», remarque-t-elle. L'envie reste toutefois ferme, chez Catherine Rohner et les autres bénévoles, de conserver «ce lien, cette bouffée d'air frais dans ce milieu très réglé où l'aspect relationnel est laissé de côté».

Et comment les prisonniers accueillent-ils ces professeurs? La bénévole dépeint un décor simple où le contact se fait facilement, certains étant toutefois plus motivés que d'autres. «Au fil du temps, les effectifs se réduisent. Il est difficile pour certains détenus de maintenir une régularité.» Mais d'autres «crochent» et ça, c'est la récompense de Catherine Rohner: «C'est décisif pour nous de voir qu'ils ont envie d'apprendre. C'est notre salaire!» I

[Région\(389\)](#) [3] [Neuchâtel\(980\)](#) [4] [Bénévolat\(7\)](#) [5] [Prison\(13\)](#) [6] [Série d'été: portraits de bénévoles\(8\)](#) [7]